SAISON 1

De et avec Florence Minder

Cie Venedig Meer

Revue de presse

Un Fauteuil pour l'orchestre – Critique, 17 décembre 2018

Froggy's Delight – Critique de MM, 17 décembre 2018

Télérama – Scènes – Critique de Emmanuelle Bouchez, 8 décembre 2018

Télérama – Chronique de Fabienne Pascaud, 6 janvier 2018

Mediapart – Article du blog Balagan de Jean-Pierre Thibaudat, 24 décembre 2017

Toutelaculture.com – Critique d'Amélie Blaustein Niddam, 20 décembre 2017

Télérama Sortir – Interview de Florence Minder par Joëlle Gayot, 8 décembre 2017

Theatrorama.com – Critique de Henri Guette, 12 avril 2017

L'Echo – Critique de Didier Béclard, 31 janvier 2017

La Libre Belgique – Critique de Marie Baudet, 26 janvier 2017

Le Soir – Critique de Catherine Makereel, 25 janvier 2017

L'Artichaut Magazine – Interview de Florence Minder par Bertrand Brie, 23 janvier 2017

Bruzz.be – Top 3 des spectacles à voir par Gilles Béchet, 10 janvier 2017

unfauteuilpourlorchestre.com
Pays : France
Dynamisme : 5

Visualiser l'article

Saison 1, création de Florence Minder, au Théâtre de la Bastille

© Hubert Amiel

article de Denis Sanglard

Fuyant une vie morne, notre héroïne des temps modernes échoue dans la jungle amazonienne. Pas de bol, à peine les valises posées dans un hôtel minable, la voici enlevée par une phalange révolutionnaire. Violentée, violée, mais combative, s'emparant de l'arme de son ravisseur et violeur qu'elle dézingue promptement, tuant les autres guérilleros de surcroît et les trois otages qui l'accompagnaient – victimes collatérales d'une arme qui porte à gauche –, blessée, elle s'enfuit dans la jungle. Survivra-t-elle jusqu'au prochain épisode ? Le suspense est insoutenable … Voilà une drôle de création, désopilante, furieuse et d'une ironie mordante. Florence Minder se saisit de cette appétence contemporaine au storytelling qu'elle pastiche sans remord et pulvérise avec une gourmande férocité. D'un récit de plus en plus invraisemblable et hilarant qu'elle déroule imperturbable derrière son ordinateur avant, comme il se doit, de l'interrompre – la suite au prochain épisode – avant de le reprendre – second épisode – de le développer jusqu'à l'invraisemblance, le délire de son héroïne fiévreuse et agonisante n'y étant pas pour rien. Et conclure, surprise, par un troisième épisode où plane le fantôme de Pina Bausch. Florence Minder est une sacrée conteuse qui use avec maestria des codes narratifs des séries populaires, des feuilletons romanesques, des seuls-en-scène, jusqu'au slam, voire le

Tous droits réservés à l'éditeur

stand-up, qu'elle tord et essore, explore pour tenir une salle en haleine dans un éclat de rire continu. Un art du montage Cut, percutant et très habile, reflet idoine de ces flux d'images en continu qui abondent sur les chaînes ou réseaux sociaux. Car c'est bien notre addiction à ces fictions bricolées, géniales ou ratées, dramatiques ou humoristiques, consommées sans parfois de modération, que Florence Minder explose et dynamite joyeusement. Notre rapport à la réalité noyée dans ces flux et frottée à ces univers fictionnels comme autant d'échappées addictives. C'est cette friction-là que Florence Minder expose sur le plateau. Notre besoin de raconter, de se la raconter, autant d'histoires qui alimentent notre tristouille quotidien dévoré par le consumérisme, ainsi réinventé et comme autant de bouffées d'oxygène frelatées. Comme elle interroge avec subtilité l'art et les codes de la représentation, l'art de retenir les spectateurs, jusqu'à oser, épisode trois, un très beau pas de côté, inattendu et poétique en compagnie de Pascal Merighi passé chez Pina Bausch. Parce qu'il existe aussi un autre regard, affirme là Florence Minder, une autre approche de la fiction, un autre langage, tout autant nourri de la réalité et sans conteste plus juste, celui du poète. Il fallait bien ça après deux épisodes totalement déjantés, accompagnée pour l'occasion – épisode 2 – de l'incroyable Sophie Sénécaud pas en reste dans l'univers azimuté de Florence Minder, ajoutant une couche de plus et bien épaisse dans la psyché perturbée de notre héroïne exsangue en plein délire, voire en agonie. C'est donc très drôle en effet mais pas si naïf que ça sous la parodie qui interroge aussi la place des femmes dans la fiction. Non plus héroïnes passives et victimes mais désormais prenant leurs destins en main, super-héroïnes et résilientes quoiqu'ici quelque-peu dépassées au milieu de cette jungle qui les dévorent. Juste métaphore de notre société contemporaine…

Tous droits réservés à l'éditeur

Visualiser l'article

© Hubert Amiel

Saison 1 projet écrit et conçu par Florence Minder

Avec Pascal Merighi, Florence Minder et Sophie Sénécaut

Assistant Julien Jaillot

Conseillère dramaturgique Manah Depauw

Scénographie et création lumière Simon Siegmann

Costumes et accessoires Cécile Barraud de Lagerie, Nicole Moris, Pauline Aschoff (stagiaire)

Compositions originales et musique live Pierre-Alexandre Lampert

Création sonore Guillaume Istace

Tous droits réservés à l'éditeur

Visualiser l'article

Du 12 au 20 décembre 2018 à 20h

Relâche le dimanche

Théâtre de la Bastille

76 rue de la Roquette

75011 Paris

Réservations 01 43 57 42 14

www.theatre-bastille.com

Tous droits réservés à l'éditeur

SAISON 1
Théâtre de la Bastille ***(Paris) décembre 2018***

Spectacle écrit et conçu par Florence Minder interprété par Pascal Merighi, Florence Minder et Sophie Sénécaut.

"Questionner et renouveler l'imaginaire collectif, proposer une écriture singulière, articuler et produire une pensée avec le corps" constituent quelques uns des dogmes de l'auteure, comédienne et metteuse en scène suisse **Florence Minder** qui les met en oeuvre dans "***Saison 1***" qui propose une réflexion sur la notion de fiction.
Et plus particulièrement sur le rapport entre le réel, la réalité et la fiction, et plus précisément encore sur la fiction sérielle telle que développée dans la série télévisée contemporaine qui a généré un nouveau niveau de réalité, cet effet de réel théorisé par Roland Barthes, analysé comme un trouble de la représentation de la réalité.

Ainsi cela commence par le premier épisode d'une série imaginaire relatant comment une otage de rebelles amazoniens parvient à s'échapper en se découvrant des réflexes de warrior et un mental de Lara Croft dont le scénario est dispensé par une lectrice pratiquant le storytelling qui, au fil de la narration, est la victime du procédé destiné à l'auditoire puisqu'elle s'identifie au personnage.

Par ailleurs, et parallèlement, **Florence Minder** aborde, avec la participation de la comédienne **Sophie Sénécaut** et du danseur **Pascal Merighi**, un phénomène extraordinaire proche de la métensomatose : le personnage s'échappe de sa vie de fiction pour accéder au statut de personne avec une vie réelle dans le vrai monde.

Ressortant au registre théâtro-performatif, efficacement conçu et rondement mené, habilement instillé d'un humour protéiforme qui se joue notamment des conventions de la représentation et faisant la part belle à la dramaturgie du corps, ce spectacle inédit s'avère résolument captivant.

Donc, Florence Minder, un nom... à suivre.

Télérama
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 546430

Date : Du 08 au 14 decembre 2018
Page de l'article : p.75
Journaliste : Emmanuelle Bouchez

SCÈNES

Prêts pour un stage de survie dans la jungle amazonienne ?

SAISON 1

BAROUF THÉÂTRAL
FLORENCE MINDER

Une table, un ordinateur, quelques plantes vertes et la Suissesse Florence Minder raconte d'invraisemblables histoires. Décapant !

TT

Le festival Impatience inaugure, cette semaine, à Paris et à Gennevilliers, sa dixième édition 1. L'occasion de braquer les projecteurs sur l'une des artistes remarquées l'année dernière lors de ces rencontres toujours joyeuses du théâtre émergent. Florence Minder, Suissesse passée par l'Ecole supérieure de théâtre de Bruxelles, où elle s'est établie, ne fut pas primée – c'est la loi des jurys démocratiques. Mais elle a été notre coup de cœur ! Et celui du Théâtre de la Bastille, à Paris – qui semblait déjà l'avoir à l'œil. Elle y est accueillie en ce mois de décembre pour neuf soirées. Le talent de cette grande blonde platine, auteur et performeuse décoiffante ? Prendre la scène avec rien : une table, un ordinateur, un micro et des plantes vertes. Et y donner vie à une succession d'histoires invraisemblables. Ça commence par l'invitation alléchante d'une agence de tourisme de masse à laquelle cède une femme voulant fuir son quotidien barbant. Ça se poursuit avec un stage de survie au cœur de la jungle amazonienne (après rapt par une phalange révolutionnaire – grand moment !). Et ça s'achève par la rencontre d'un danseur élégant et silencieux (Pascal Merighi, passé chez Pina Bausch). Avec sa complice Sophie Sénécaut (saisissant talent d'actrice elle aussi, frisant l'art du clown), Florence Minder utilise les codes populaires de la série télé et du seul-en-scène pour interroger notre addiction aux histoires. Celles que l'on se raconte à soi-même, que l'on écoute trop facilement, ou que l'on sert aux autres. Avec son regard ironique et tranchant sur le « storytelling », elle décape nos certitudes : nos idéaux petits-bourgeois, notre narcissisme consommateur de petits plaisirs, notre romantisme révolutionnaire... Tout y passe dans son rituel théâtral à l'esprit neuf et à la vitalité réjouissante.

– ***Emmanuelle Bouchez***

1 Du 4 au 12 déc., festivalimpatience.fr | 1h50 | Du 12 au 20 décembre, Théâtre de la Bastille, Paris 11e, tél. : 01 43 57 42 14.

Tous droits réservés à l'éditeur

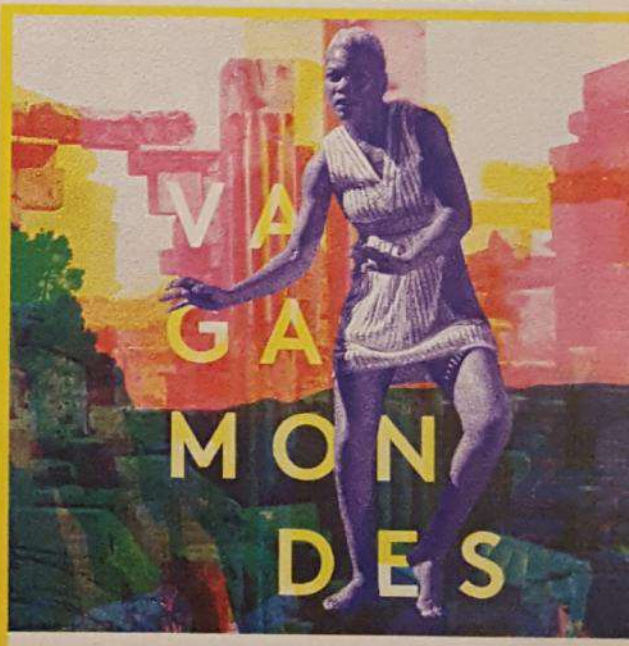
LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Saison 1, de Florence Minder, pépite ironique du dernier Festival Impatience.

Ainsi donc s'est achevé, fin décembre, ce neuvième Festival Impatience, rendez-vous des compagnies audacieuses et émergentes dont *Télérama* et l'Odéon-Théâtre de l'Europe ont été à l'initiative. Son organisation repose désormais – toujours avec le partenariat de *Télérama* – sur le travail très actif des équipes du Centquatre-Paris, de la Gaîté Lyrique et du T2G-Théâtre de Gennevilliers. Sur près de 300 projets, elles ont sélectionné les 10 spectacles du festival, pour une fois mis en scène par une majorité de femmes (6 !) brillantes et culottées. Signe des temps ? D'un renouvellement tant attendu, tant espéré ? La Belge Florence Minder a ainsi proposé un hilarant et toxique *Saison 1*, fracassant les codes des séries et reportages télé avec une ironie ravageuse (on reverra bientôt, au Théâtre de la Bastille, cet irrésistible spectacle). Elise Chatauret, elle, a offert dans *Ce qui demeure* grâce à deux vibrantes comédiennes – Solenne Keravis et Elsa Guedj – une bouleversante et pudique histoire de mémoire et de transmission, politique comme intime, entre vieille dame et jeune fille. Seule parmi les dix concurrents à s'attaquer à l'adaptation d'une « vraie » pièce (de Stanislaw Ignacy Witkiewicz), Jessica Dalle s'est affrontée en musique dans un immense et crépusculaire espace à une histoire d'amour et de folie dans *Walpurg-Tragédie*. Espace plus confiné pour *Ça occupe l'âme* où Marion Pellissier explore les souvenirs en miettes, le quotidien en miettes, l'amour en miettes d'un couple séquestré. Avec *Tue, hais quelqu'un de bien*, Linda Duskova ose une très plastique mais abstraite interprétation du *Jugement dernier* de Jérôme Bosch. Dans *Un homme qui fume c'est plus sain* du collectif Bajour, Leslie Bernard met en scène les retrouvailles d'une fratrie déchirée par un obscur secret à l'occasion des obsèques du père… Elle est la seule des six créatrices à avoir obtenu un prix, celui des lycéens. Prix largement mérité, tant le travail des comédiens formés à l'école du Théâtre national de Bretagne est incarné, brûlant, physique. Sans compter que cette bande-là se cogne aussi, via les ténèbres de toute famille, aux réalités économico-politiques de la vie d'aujourd'hui.

Des préoccupations bizarrement peu présentes chez les 9 jeunes auteurs d'Impatience 2017. Tout en éliminant le répertoire – volonté de s'approprier le plateau en liberté ? – ils ont forgé des textes plutôt intimes ou fantasmatiques où n'apparaissent ni réflexion sur le monde, ni envie d'en découdre avec le réel. Comme si le théâtre se vivait dans une autre dimension, individuelle ou métaphysique. Pourquoi pas, si cette dimension-là est visitée avec science et conscience ? Le cru 2017, bouillonnant, manqua parfois de ces exigences-là. Ainsi le prix du jury (présidé par Jean-Pierre Vincent) et le prix du public sont-ils allés à une variation tonitruante au parfum d'inachevé, *Méduse*, conçu et mis en scène par le Collectif les bâtards dorés. Fascinés par le naufrage en 1816 de la frégate française *la Méduse* – qui inspira la toile de Géricault en 1819 – ils ont concocté une corrida scénique où se mêlent les arts et les genres. Jusqu'à l'imbroglio. Ça commence par une étrange sélection du public – métaphore de la lutte à la vie à la mort qui va se produire sur le radeau, jusqu'au cannibalisme ? – ça se poursuit par des scènes de tribunal, un poème de Pessoa, de la transe… D'après le récit de deux survivants et les minutes du procès du commandant de *la Méduse*, les bâtards dorés ressuscitent avec rage et burlesque, outrances et violences, la terrible odyssée. Le jury comme le public ont récompensé un sujet rude et fort, un geste théâtral à plusieurs registres et résonances, ambitieux jusque dans ses débordements. L'exercice, pas totalement abouti, est d'une audace à saluer. Même si on regrette que la satire au vitriol de nos boulimies de fiction de *Saison 1* – par l'hallucinante Florence Minder – et la tendresse mélancolique de *Ce qui demeure* ou le lien historique, politique, affectif entre une vieille et une jeune femmes, n'aient obtenu aucune distinction. Souhaitons le meilleur avenir possible à ces deux performances-là. Entre documentaires et rêves. Le réel juste décalé, décodé, stylisé, ridiculisé ou magnifié●

TT
Festival Impatience 2017
Théâtre



FESTIVAL DES CULTURES DU SUD
DU 10 AU 27 JANVIER 2018

Ramzi Choukair SYRIE – Luay Fadhil IRAK
Judith Olivia Manantenasoa MADAGASCAR
Oumaima Manai TUNISIE – Argyro Chioti GRÈCE
Moïse Touré CÔTE D'IVOIRE – Kamal Hashemi IRAN
Laila Soliman ÉGYPTE – Ahmed El Attar ÉGYPTE
Romeo Castellucci ITALIE – Emel Mathlouthi TUNISIE
Serge Aimé Coulibaly BURKINA FASO – etc…

+ rencontres, conférences, films, expositions

CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE / HUBERT AMIEL

MEDIAPART

Le festival Impatience 2017 n'est pas mère de sûreté

24 DÉC. 2017 PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Pour sa neuvième édition le festival Impatience a réuni dix spectacles de « compagnies émergentes ». A la clef, une prime à la visibilité sous forme de programmation dans plusieurs théâtres et festivals. Trois prix, celui d'un jury, celui du public et celui des lycéens. Le prix Impatience a été attribué à…

Chaque année depuis 2009, plusieurs théâtres parisiens s'associent pour sélectionner et présenter un certain nombre de spectacles de très jeunes compagnies au festival « Impatience ». Pour la première fois, un théâtre hors de Paris, le Théâtre de Gennevilliers, a rejoint des théâtres parisiens, cette année le 104 et la Gaîté lyrique. La visée : passer d'une certaine impatience à se faire connaître à un début de reconnaissance. « La programmation du festival a pour objet de donner une visibilité accentuée aux compagnies émergentes, auprès du grand public et des professionnels (journalistes et programmateurs) », écrivent les organisateurs. Les trois théâtres ont eu a examiné des centaines de candidatures via des maquettes, des vidéos, des spectacles. Par tris successifs ils ont, ensemble, sélectionné dix compagnies dont ce n'était pas forcément le tout premier spectacle.

Une longue programmation assurée ça n'a pas de prix

Un jury composé cette année de quatre journalistes (dont deux de *Télérama*, organe de presse partie prenante du festival depuis la première édition), cinq professionnels et/ou programmateurs et quatre artistes (dont le lauréat de l'année précédente), et parmi eux le président du jury (dont, si nécessaire, la voix compte double), cette année Jean-Pierre Vincent. Ils votent pour le prix Impatience. Il existe aussi un prix du public (pour pouvoir voter, un spectateur doit voir tous les spectacles) et, depuis quelques années, un prix des lycéens.

Le prix Impatience est important : il assure au vainqueur une diffusion du spectacle primé dans les « théâtres partenaires », une dizaine de lieux dont le Festival d'Avignon ainsi qu'une carte blanche dans d'autres établissements (La Loge à Paris, le Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds). Le lauréat du prix des lycéens sera, lui, programmé au POC d'Alfortville.

Les lycéens ont choisi de couronner *Un homme qui fume c'est plus sain* du collectif Bajour dans une mise en scène de Leslie Bernard. Des dix spectacles, c'était celui qui affichait le plus grand nombre d'acteurs sur le plateau : dix, tous sortis récemment de l'école du Théâtre national de Bretagne et qui ont envie de poursuivre leur chemin ensemble. L'argument est simple : les enfants d'une famille nombreuse se retrouvent pour l'enterrement de leur père. Souvenirs d'enfance se mêlent à de vieux ressentiments, on revit des moments radieux (coupe du monde de foot en 98), on dit enfin de durables non-dits. S'appuyant sur des textes, souvent prétextes à des improvisations, le spectacle avance comme un dimanche, avec des hauts et des bas, entre ivresse et tristesse. Et cette envie tenace des personnages et des acteurs de rester ensemble, de se protéger les uns les autres, de se dire que tout cela n'est pas grave, que ce n'est que du théâtre, mais à quoi joue-t-on ? C'est un spectacle qui parle d'aujourd'hui sans se la péter – tous les spectacles de cette édition d'Impatience ne peuvent pas en dire autant. C'est traversé de prenants faux rythmes avec des moments où tout s'alanguit comme quand on fume un joint bien tassé et qu'on rit à la moindre connerie.

Peuvent mieux faire

Plusieurs spectacles de jeunes compagnies « émergentes » sélectionnées gagneraient à être passés à un produit détergent ou décapant. Certains m'ont paru souffrir d'un excès d'orgueil, voire de prétention

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour améliorer votre navigation. Gérer mes cookies.

Difforme). D'autres, de souffrir d'un manque de structuration dramaturgique à force de vouloir trop dire, trop faire d'un coup (*Le Loup des steppes* de la compagnie Grosse théâtre, conception et mise en scène Tanguy Malik Bordage). D'autres encore d'être trop rapidement piégés par le radical dispositif scénique et narratif mis en place (*Ça occupe l'âme de* la compagnie La raffinerie, spectacle écrit et mis en scène par Marion Pelissier, *Tue, hais quelqu'un de bien* de la compagnie Traverscène, mise en scène Linda Duskova).

Dans le cadre du festival Artdanthé (ou avant, je ne sais plus), j'avais vu en 2013 au Théâtre de Vanves *Comme j'étais en quelque sorte amoureux de ces fleurs-là* (titre inspiré d'une chanson de Brassens à la gloire de la Porte des Lilas), premier spectacle de la compagnie Légendes urbaines avec David Fargon et Zoumana Meïté, beau travail autour de la Porte des Lilas, explorant la frontière entre Paris et sa périphérie.

David Fargon et d'autres acolytes de la compagnie signent aujourd'hui l'écriture collective de *Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est le manque de tendresse*. Passionnant champ d'étude pour le théâtre que celui de l'espace public mais le spectacle manque d'une dernière étape de travail qui lui permettrait de se recentrer et de s'approfondir. Il en va de même, dans un registre plutôt burlesque qui fait un peu penser à Camille Boitel, pour la proposition de la compagnie Placement libre. Dans *Archivolte*, elle s'introduit par effraction dans les espaces imaginaires de David Séchaud dans un musée Le Corbusier au Japon.

Le début du spectacle *Venedig Meer, Saison 1 épisodes 01/02/03* pourrait paraître anodin et guère théâtral : une femme, assise derrière une table devant son ordinateur, nous parle. Comme une conférencière lors d'un colloque. Déjà le titre nous intrigue et le regard de la femme est aussi vif que sa façon de parler, de nous parler, elle brille de mille éclats dans sa robe argentée. Elle s'appelle Florence Minder, elle vient de Belgique bien que née en Suisse, elle parle le français avec au besoin l'accent belge, suisse ou allemand, elle parle l'anglais des chasseurs de primes et elle cite Goethe dans sa langue. Florence Minder, actrice froidement explosive, a écrit et conçu le spectacle. Elle l'interprète d'abord seule puis avec une partenaire non moins explosive, Sophie Sénécaut, puis avec un étrange danseur, Pascal Merighi, au look de grand mâle au regard triste que l'on croise au zoo Pina Bausch.

C'est l'histoire d'une fille…

Autrice et actrice, Florence Minder est fascinée par ce qui chez l'homme accompagne le langage : un besoin naturel et un art inné de raconter des histoires, de se les raconter et de les raconter aux autres. Tout individu est une somme d'histoires souvent inattendues (les histoires d'amour commencent souvent comme ça), nous dit-elle. Le succès des séries télévisées, le tsunami Netflix sont les versions contemporaines de ce besoin ancien qui l'obsède. Elle va donc nous raconter une histoire en plusieurs épisodes, celle d'une femme qui part pour un voyage d'agrément en Amérique du Sud et qui va se trouver embarquée dans… Arrêtons-nous là. Au bord de l'aventure et de ses rebondissements ce qui ne va pas sans savoureuses digressions (son site (https://www.mediapart.fr/perso/contributions/blog/billets/florenceminder.com/%20) vous en dira un peu plus).

Florence Minder chemin faisant, en fait dès le commencement, tout en s'adressant le plus souvent aux spectateurs, se livre avec un humour doucement dévastateur à une réflexion en actes sur les relations incestueuses entre la réalité et la fiction, le storytelling, les codes narratifs et médiatiques, des choses comme ça. Pour se faire une idée de son île, disons qu'elle se situe dans un archipel où l'on trouve les îles Grand Magasin, Nicole Génovèse et Fanny de Chaillé.

Je n'évoquerai pas le dixième spectacle, *Ce qui demeure* de la compagnie Babel écrit et mis en scène par Elise Chatauret, pour l'avoir chroniqué avec grand plaisir il y a quelques mois (lire ici (https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/220117/elise-chatauret-confession-d-une-grand-mere-du-siecle)). Pour ma part, si j'avais été le jury à moi tout seul, au moment de donner le prix Impatience j'aurais hésité entre ces deux artistes, Florence Minder et Elise Chatauret, signataires de spectacles qui prennent à-bras-le-corps le monde dans lequel on vit, chacune trouvant une traduction scénique pour le moins originale.

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour améliorer votre navigation. Gérer mes cookies.

Le jury et le public (combien de votants ?) en ont décidé autrement en donnant leurs prix au même spectacle : *Méduse*, texte, conception et mise en scène du collectif Les Bâtards dorés soit Romain Grard, Lisa Hours, Christophe Montenez (de la Comédie Française), Jules Sagot et Manuel Severi. Un spectacle assurément plus consensuel, plus « en même temps » (traditionnel et casseur). Reprenant l'histoire du fameux radeau, le spectacle raconte l'histoire de deux rescapés que tout oppose (l'origine sociale, le maniement de la langue, la vision du monde) à l'heure du procès de l'un d'entre eux. Les horreurs du radeau et les scènes de tribunal alternent puis finissent par se mêler dans un onirisme ensanglanté et cannibale. L'*Ode maritime* de Pessoa s'invite le temps d'un monologue. C'est un peu cafouilleux mais travaillé, en regard d'une fresque du peintre Jean-Michel Charpentier maculée en cours de route. Bon. A l'année prochaine.

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

L'AUTEUR

JEAN-PIERRE THIBAUDAT (https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat)
journaliste, écrivain, conseiller artistique
Paris - France

375 BILLETS / 1 LIEN / 5 FAVORIS / 142 CONTACTS

Offrez (ou offrez-vous) un abonnement à Mediapart

Découvrez nos offres d'abonnement cadeau à partir de 25€

Offrir Mediapart

LE BLOG

SUIVI PAR 328 ABONNÉS

Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat (https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog)

MOTS-CLÉS

EMERGENCE • FESTIVAL • JEUNES COMPAGNIES • PRIX • THÉÂTRE

CHOISISSEZ L'INDÉPENDANCE !

Je m'abonne à partir de 1€

- Accès illimité au Journal et au Studio
- Participation au Club
- Application mobile

Je m'abonne à partir de 1€

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour améliorer votre navigation. Gérer mes cookies.

"Saison 1", les voix de la fiction de Florence Minder

Programmé dans le cadre du festival (et concours !) Impatience, Saison 1 *de Florence Minder vient délicieusement questionner notre rapport à l'addiction fictionnel. Nous, on rêve d'une Saison 2 !*

[gallery ids="529267"]

Florence Minder nous accueille à la façon d'une prof de fac sympa. Elle est derrière son ordinateur portable, habillée chic : pantalon slim noir, talons très haut, chemisier blanc et veste à sequins argentés. Elle dit bonsoir poliment, nous indique les places libres et attaque. La blonde hitchcockienne aux lèvres rouges installe le projet dans son contexte : une oeuvre performative, pensée comme une série, qui devrait être programmée au Festival d'Avignon...2034. On commence à trouver cela absurde, et elle nous capture. Trois épisodes donc, constituant la première Saison d'une série sans nom.

Trois épisodes pensés comme les trois actes classiques du théâtre. Trois épisodes qui suffisent à passer de l'ultra récit, transmis assis, au geste non figuratif pourtant porteur de sens.

Dans un hommage lointain à *Personnages en quête d'auteur* de Luigi Pirandello, Florence Minder imagine que son héroïne ne veut pas être enfermée dans cette histoire : "L'ennemi c'est l'histoire à laquelle on se limite, on se fout de la cohérence". Mais au fait quelle histoire ? Finalement on se rend compte que le récit est anecdotique ici, juste support à la réflexion sur ce qu'est une fiction.

Racontons un peu tout de même, car oui, tout le monde aime les histoires. *Saison 1* nous transporte dans la jungle sud-américaine où un groupe de touristes est pris en otage. Mais Irène, notre héroïne parviendra à se libérer dans des conditions atroces que la comédienne nous raconte par le menu, dans un humour noir mordant.

Longtemps, Florence Minder est seule en scène, elle sera ensuite rejointe par la délirante Sophie Sénécaut qui campe la voix des délires hallucinogènes d'Irène, puis du danseur Pascal Merighi, interprète des pièces de Pina Baush, au geste tout en souffle, très Nadj. Florence Minder est une performeuse époustouflante, qui vous attrape et ne vous lâche pas. Ses changements de voix brutaux, ses attitudes évoluant à la façon d'une schizophrène la rende aimantée.

Saison 1 gagnera-t-il le prix Impatience ? On le saura le 22 décembre à 23H au T2G. Suspens ! Rappelons que le festival a permis de faire émerger Fabrice Murgia, la Winter Family ou encore le Grand Cerf Bleu. A suivre !

Visuel : © Valérianne Poidevin

Théâtre

Au festival Impatience, les metteuses en scène livrent leur vision du monde

Joëlle Gayot Publié le 08/12/2017. Mis à jour le 08/12/2017 à 17h40.

Du 12 au 22 décembre, six jeunes auteures dissèquent notre époque et la société dans sa globalité. Sans se revendiquer féministes.

Elles ont dix jours pour faire leurs preuves et convaincre le public que le théâtre, dorénavant, devra passer par elles. Elles forment le bataillon des artistes émergents que le festival Impatience propulse sur les scènes du Centquatre, de La Gaîté lyrique et du Théâtre de Gennevilliers. Sa neuvième édition ne compte pas moins de six femmes parmi les dix metteurs en scène sélectionnés. Mais Leslie Bernard, Elise Chatauret, Linda Duskovà, Florence Minder et Marion Pellissier ont un autre point commun. Elles signent de A à Z l'écriture et la mise en scène des projets qu'elles défendent. Si certaines sont auteurs en solo tandis que d'autres tricotent en collectif, aucune n'a fait le choix d'un texte du répertoire. Une tendance quasi unanime dans ce cru 2017, où seule Jessica Dalle honore les anciens avec une pièce de Stanislas Witkiewicz, dramaturge polonais du début du XXe siècle.

SUR LE MÊME THÈME

A lire aussi

Festival Impatience : gros plan sur la jeune création théâtrale

Tremplin

Le Festival Impatience 2016, ou comment donner un coup de pouce au jeune théâtre

Écrire sa propre histoire

Cette jeune génération n'a donc pas le goût des classiques. Elle veut écrire elle-même ses histoires. *« Je serais incapable de monter une pièce qui ne serait pas de moi »*, affirme Marion Pellissier dont le huis clos au parfum de thriller *(Ça occupe l'âme)* voit s'affronter une femme et un homme séquestrés. Même constat chez Elise Chatauret, devenue auteur *« afin de faire entendre la parole de gens ordinaires »*. Pour *Ce qui demeure,* elle a longuement interrogé une dame de 93 ans avant de *« retravailler, en la filtrant et la ciselant, cette matière orale puisée dans la réalité »*.

— “Nous devons comprendre comment raconter les histoires d’aujourd’hui et ainsi, peut-être, participer à créer une nouvelle société ”

En lieu et place des relectures shakespeariennes, des variations raciniennes et de fragments tchékhoviens, fleurissent cette année des écritures ex nihilo, qui réinventent la langue à mesure qu’elles imaginent les fables. Bonne nouvelle ! L’envie de bâtir le répertoire du futur donnerait-il le *la* du festival ? Florence Minder, qui, avec *Saison 1*, projet tendu entre théâtre et performance, questionne l’impact du storytelling sur nos imaginaires, ouvre le champ des possibles : *« Il faut qu’entrent dans le théâtre celles et ceux qui peuplent notre quotidien et que s’imposent sur scène leurs récits et leur vocabulaire. Nous devons comprendre comment raconter les histoires d’aujourd’hui et ainsi, peut-être, participer à créer une nouvelle société. »*

Ici et maintenant

La promotion 2017 d’Impatience a l’œil rivé sur le présent : *« Je ne prends pas pour acquis que des gens viennent s’asseoir dans une salle. Quel est ce rapport ? Il faut raviver cette relation »*, poursuit Florence Minder. *« Certains théâtres parlent du monde en regardant tous les hommes, d’autres le font en regardant l’homme de très près. J’ai choisi la deuxième solution »* : Marion Pellissier synthétise de manière limpide une approche partagée par ses camarades féminines.

Au centre des préoccupations revient ainsi, en boucle, la singularité de l’individu. Pris dans une nasse où s’entrechoquent l’héritage du passé, l’opacité entre réalité et fiction, la quête de vérité, il cherche à s’affirmer en tant que sujet pensant et conscience autonome. Née en République tchèque, Linda Duskovà s’inspire du *Jugement dernier*, tableau de Jérôme Bosch, pour tramer un spectacle essentiellement visuel au titre sibyllin, *Tue, hais quelqu’un de bien*. Elle y convoque les notions de responsabilité : *« Dans un monde sans Dieu, comment arrive-t-on à juger du bien et du mal sans passer par l’appui de celles et ceux qui nous entourent ? Arrive-t-on à se responsabiliser en tant qu’individus ou a-t-on besoin de la société pour approuver nos actes ? »* Plus métaphysiques que sociétales, plus philosophiques que politiques, les propositions creusent vers l’intime et dissèquent l’intériorité. Elles tentent de décrypter l’humain du XXIe siècle. Qu’est-ce qui le piège, le berne et l’entrave jusqu’à le déposséder de lui-même ?

Vers l’émancipation

Au fond, tous les spectacles convergent vers un même but, lequel s’incarne dans un beau mot : l’émancipation. Sur ce chemin, le théâtre a une carte à jouer : *« L’art me permet d’avoir plus d’espace intérieur, de mieux rêver, d’avoir moins peur de ce que pensent les autres ou de ce qu’ils sont. Si c’est valable pour moi, alors ça doit être valable pour toutes et tous »*, assure Elise Chatauret. S’émanciper, cela veut dire refuser assignations et étiquettes. Cela veut dire ne jamais se laisser enfermer dans une case. Aussi, lorsque, au gré des échanges, on mentionne les débats du moment, nés des hashtags « metoo » et « balancetonporc », lorsqu’on avance dans la foulée l’hypothèse qu’être femme aujourd’hui dans le milieu de l’art implique, sans doute, un supplément de vigilance, les réactions se font catégoriques : *« On demande rarement à un homme s’il écrit son histoire du point de vue de l’homme alors qu’aux femmes on ne cesse de poser la question.*

— “Je veux voir l’être humain avant de voir son sexe, son genre, sa couleur ou son origine ”

On veut toujours nous replacer du point de vue de la femme », s’exclame Florence Minder, tandis que Marion Pellissier renchérit : *« Je trouverais difficile d’avoir à prouver quelque chose parce que je suis une femme. J’aimerais me débarrasser de ça. »* Conceptrice d’un spectacle où prolétaires et ouvriers tentent de se faire entendre loin des clichés qui leur collent à la peau *(Un homme qui fume, c’est plus sain)*, Leslie Bernard s’insurge : *« Je ne veux pas être valorisée parce que je suis une femme. Je suis contre la discrimination positive. Je ne laisserai jamais ma place à un homme parce qu’il aurait plus de pouvoir que moi.*

» Résolues et affirmatives, les auteurs-metteuses en scène d'Impatience sont les héritières clairvoyantes d'une lutte qu'elles relaient. A leur manière : *« Je veux voir l'être humain avant de voir son sexe, son genre, sa couleur ou son origine »,* tranche Florence Minder.

Festival Impatience

Dix spectacles du 12 au 22 décembre.
Centquatre, 5, rue Curial, 19e, 01 53 35 50 00
La Gaîté lyrique, 3 bis, rue Papin, 3e, 01 53 01 51 51
T2G (Théâtre de Gennevilliers, 92), 41, av. des Grésillons, 01 41 32 26 26
6-12 €, pass 30-35 €.

Assistez à au moins six spectacles et votez pour le prix du public Impatience 2017. Remise des prix le 22 déc., 23h, au T2G (Théâtre de Gennevilliers). Entrée libre. festivalimpatience.fr

Sortir Paris Théâtre Festival Impatience Création contemporaine Leslie Bernard Elise Chatauret Linda Duskova Florence Minder Marion Pellissier Jessica Dalle

Postez votre avis

Populaire dans la communauté

ECRITURE INCLUSIVE : LE POINT MÉDIAN DE LA...

raphamalo
3d

Un médecin, une médecine ?

6 BONNES ADRESSES À PARIS POUR BIEN CHOISIR VOTRE...

detsng
3d

Suis pas à Paris.Si c'était à faire.C'est direct Pierre Hermé.Pour rêver... :)

POUR N AGENCE

Au bon l'indéce parisien

Discussion

Soyez le premier à commenter...

Conditions · Confidentialité

Ajoutez Spot.IM sur votre site ·

Date : 11/04/2017
Heure : 18:20:28
Journaliste : Henri Guette

www.theatrorama.com
Pays : France
Dynamisme : 0

Visualiser l'article

Saison 1 : Florence Minder, une artiste à suivre -

Théâtres parisiens

Florence Minder, trois épisodes à la suite
C'est au théâtre que l'on peut suivre Saison 1 le nouveau spectacle de **Florence Minder**. On retrouve, comme dans toute bonne série une intrigue palpitante, de nombreux rebondissements et des personnages attachants mais bien d'autres choses encore…

Quand *Florence Minder* accueille les spectateurs depuis son bureau, elle établit tout de suite une complicité. Devant son écran, elle lève la tête et apostrophe pour convenir des codes de son spectacle : le quatrième mur est poreux. Série théâtrale, Saison 1 s'apprécie de façon collective. Les rires, les applaudissements renvoient à une forme de sociabilité bien particulière. Trois épisodes à la suite, sans entracte, ce n'est pas un salon télé où l'on serait libre de tout mettre en pause mais une salle pleine à craquer emporté par l'action.

Tous droits réservés à l'éditeur

La fiction en question
Dès le premier épisode l'héroïne se fait enlever dans la forêt amazonienne par des rebelles. Elle parvient à leur échapper mais se perd dans la jungle blessée. Que va-t-il se passer ? Le cadre de la fiction permet d'envisager les scénarios les plus fous. L'actrice transporte l'auditoire par sa simple voix, assise derrière son texte, elle ne s'interrompt que pour corriger un extrait par trop cliché. On s'affranchit peu à peu de cette histoire latino-américaine qui n'est qu'un prétexte. Le récit est le vrai sujet de cette saison théâtrale comme en témoigne les intitulés des différents épisodes : “Ce que le monde attend de vous c'est une histoire”, “On survit tous grâce à la fiction”, “La vie”

Le désir d'intrigues
Saison 1 traite de notre rapport au réel et à la fiction. La progression d'épisode en épisode conduit le spectateur au travers de différentes formes de récits. Il y a tout d'abord la savoureuse voix off de Florence Minder qui porte narration et personnages avec un humour remarquable. Il y a ensuite ajouté à cette voix, celle de Sophie Sénécaut qui nous entraîne dans un dialogue déjanté. L'histoire se brouille et nous entrons dans la folie d'un texte partagée. C'est la matérialisation dans l'écriture du délire, mais c'est aussi un décalage qui interpelle le spectateur. Manquer aux conventions attire invariablement les soupçons et le dernier épisode laisse ainsi le spectateur sur sa fin. Dans une sorte de pantomime, le texte est en tous cas superflu, Florence Minder et Pascal Merighi esquisse un duo poétique en quête d'une autre fiction.

Tous droits réservés à l'éditeur

La loi des séries
Il y a les histoires qu'on nous raconte, celle que l'on se raconte et puis la réalité… La série est une façon de découper le monde en épisodes que ce soit en art, en littérature au cinéma ou à la télévision. Florence Minder nous propose en adaptant le format au théâtre de nous interroger sur la série comme symptôme d'une époque. Effet de saisons, si les séries sont à la mode, elles sont révélatrices du rythme de notre société contemporaine où l'on consomme plus d'image et plus vite. Sur scène, Florence Minder propose un temps de réflexion par la forme du divertissement. Elle amène le public à prendre conscience de différentes formes de récits tout en l'enjoignant à ne pas être dupe de son désir d'intrigues.

Quand Saison 1 se termine, le public se retrouve pour en discuter. Séduits par la proposition, dubitatifs sur la conclusion ou marqués par cette expérience théâtrale intense, ils poursuivent en tous cas le récit du spectacle hors du théâtre.

Saison 1
De Florence Minder
Assistée de: Julien Jaillot & Elisa Lozano Raya
Avec Sophie Sénécaut, Pascal Merighi et Florence Minder
Conseillère dramaturgique: Manah Depauw
Scénographie et création lumière: Simon Siegmann

Tous droits réservés à l'éditeur

Visualiser l'article

Costumes et accessoires : Cécile Barraud De Lagerie
Compositions originales & musique live : Pierre-Alexandre Lampert
Crédit photos : Hubert Amiel

Vu au Centre Wallonie-Bruxelles

Tous droits réservés à l'éditeur

Culture

On survit tous grâce à la fiction

Florence Minder porte un spectacle parfaitement maîtrisé d'un bout à l'autre. © HUBERT AMIEL

Dans «Saison 1», l'écriture troublante de Florence Minder pousse à réfléchir à la véritable place de la fiction dans notre vie.

THÉÂTRE

«Saison 1»

■■■■□

De Florence Minder
Avec Sophie Sénécaut, Pascal Merighi et Florence Minder.

DIDIER BÉCLARD

En fond de scène, l'on devine un décor recouvert de draps sombres et moirés. À l'avant-scène, une femme blonde s'assied à une table devant un ordinateur et un micro. «Épisode 1, ce que le monde attend de vous, c'est une histoire.» Et elle raconte l'histoire de cette femme partie faire un voyage spirituel et initiatique en Amérique du sud et qui a été kidnappée par des rebelles dans la jungle équatorienne avec son groupe de vacanciers. Dans ce qui apparaît comme une «série théâtrale», la narratrice livre, morceau par morceau, un récit prenant, haletant, inattendu – riche en digressions et parenthèses – genre *«la crise n'existe pas, la crise est une offensive des riches pour s'approprier les biens des États»* – où l'humour côtoie en permanence l'horreur. La parole crée l'image dans l'esprit du spectateur, mais cette image est-elle fidèle à la réalité ou juste au récit?

Florence Minder se joue des codes des séries télévisées et se demande où commence la réalité et où s'arrête la fiction.

Récit, théâtre, mouvement

Dans l'épisode 2, la situation se complique. On apprend, dans le résumé de l'épisode précédent, que la vacancière séquestrée s'appelle Irène Madsen et qu'elle est hygiéniste dentaire. Elle s'est libérée du corps de la narratrice pour intégrer, le sien ensanglanté, maintenant c'est Irène blessée, confuse, qui raconte son histoire. Mais elle se dédouble dans une hallucination schizophrénique délirante. *«Soyez vous-même, les autres sont déjà pris.»* Les désormais deux corps occupent l'espace et font dialoguer le texte avec le jeu, le langage corporel.

Changement de décor radical pour le troisième et dernier épisode, le plateau devient un grand espace blanc baigné de lumière avec dans le fond une quinzaine de micros sur pied aux bonnettes de couleurs vives. «Saison 1, épisode 3, la vie». Irène est seule avec ses émotions, en dialogue avec les mouvements d'un danseur (Pascal Mérighi, qui a travaillé notamment avec Pina Bausch) apparu sur le plateau. Elle a quitté la fiction qui lui était imposée pour intégrer une autre fiction dans laquelle elle peut survivre. Elle est exactement là où elle existe…

L'auteur et comédienne suisse basée en Belgique, Florence Minder, se joue des codes des séries télévisées et se demande où commence la réalité et où s'arrête la fiction, qu'est-ce qui est vrai ou simplement le fruit de notre imagination abreuvée de façon permanente par des flux d'informations. Après les épisodes présentés au Festival XS, le festival de la forme courte présenté au Théâtre National, puis à Avignon, «Saison 1» revient sur le plateau dans une forme présentant l'entièreté des aventures de la série.

Chacun sa fiction

Florence Minder commence par prendre le spectateur par la main pour l'emmener exactement où elle l'entend avant de brouiller les pistes et les repères, puis le larguer définitivement dans la nature. *«J'ai voulu montrer comment on peut se projeter dans une fiction qui n'est pas la sienne,* dit-elle dans une interview à L'artichaut, *à quel besoin précieux répond cette envie d'histoire.»* Selon elle, *«en tant qu'être humain, on se construit un personnage, une fiction, tout au long de notre vie»*. Bref, nous ne pouvons pas vraiment vivre sans fiction.

Le texte écrit au cordeau et où l'humour désamorce en permanence la violence est parfaitement maîtrisé d'un bout à l'autre même si il y a quelques flottements dans le dernier tiers. Il est porté par une Florence Minder qui accumule les ruptures de jeu pour mieux déconstruire notre rapport au récit. Elle est supportée avec efficacité et brio par une Sophie Sénécaut débridée et un Pascal Mérighi aussi énigmatique que gracieux.

Les 3 et 4 février (épisodes 1 et 2, seulement) au Théâtre de l'Ancre à Charleroi dans le cadre du focus «Me, myself and I», 071 314 079, ancre.be. Les 14, 15, 16 février au Festival de Liège, 04 332 29 69, www.festivaldeliege.be.

«Les figures de l'ombre», grand prix du SAG Award

«Les figures de l'ombre» («Hidden Figures»), l'histoire vraie de scientifiques afro-américaines de la Nasa pendant la conquête spatiale, avec Taraji P. Henson, Octavia Spencer et Janelle Monae, a remporté dimanche le Screen Acteur Guild (SAG) Award du meilleur ensemble d'acteurs, un baromètre important pour les Oscars. Les acteurs formant le plus gros contingent de votants (quelque 1.200 sur plus de 6.200) de l'Académie des arts et sciences du cinéma, qui décerne les Oscars, cela donne à cette épopée biographique réalisée par Theodore Melfi un atout pour la cérémonie des Oscars du 26 février. L'an dernier, la saga journalistique «Spotlight», sur la pédophilie dans l'Église catholique américaine, avait empoché le prix du meilleur ensemble d'acteurs avant de décrocher l'Oscar du meilleur film.

Chez les acteurs, Denzel Washington pour le drame «Fences» a éclipsé Casey Affleck, star du drame «Manchester by the sea», qui était donné favori. Washington, 62 ans, déjà lauréat de deux Oscars, rivalisait aussi avec Andrew Garfield («Tu ne tueras point»), Viggo Mortensen («Captain Fantastic») et Ryan Gosling («La La Land»).

Chez les comédiennes, Emma Stone, qui chante et fait des claquettes dans «La La Land», ode à Hollywood de Damien Chazelle, l'a emporté face à Amy Adams («Premier contact»), Emily Blunt («La fille du train»), Natalie Portman («Jackie») et Meryl Streep («Florence Foster Jenkins»).

Le SAG du meilleur second rôle masculin a été conquis par Mahershala Ali qui incarne un trafiquant de drogue père de substitution pour un petit garçon maltraité dans «Moonlight», son deuxième trophée de la soirée puisqu'il joue aussi dans «Les figures de l'ombre». Chez les femmes, c'est Viola Davis qui a été primée: un doublé pour «Fences».

En télévision, la série «The Crown», qui suit les tribulations et les amours de la famille royale britannique après la Seconde Guerre mondiale, a empoché les prix des meilleurs acteurs pour John Lithgow et Claire Foy. «Stranger things», autre série de Netflix, sur une bande d'enfants dans les années 80 qui partent à la recherche d'un camarade disparu, est reparti avec le prix de la meilleure équipe d'acteurs dramatiques à la télévision. **D'APRÈS AFP**

© DOC

Quand la musique s'écrivait en exil

FESTIVAL/MUSIQUE

Le festival «Exils» de l'OPRL offre une salve de chefs-d'œuvre composés par ceux qui durent fuir un pays ou furent interdits par un régime. Menu chargé et passionnant.

STÉPHANE RENARD

Avec 7 concerts sur les traces de compositeurs exilés, déportés ou interdits pendant la période nazie et l'embrasement européen, le festival Exils, monté par l'Orchestre philharmonique royal de Liège, prendra sans doute une résonance particulière en pleine crise des réfugiés. *«Il n'y avait cependant pas de volonté politique au départ*, insiste Daniel Weissmann, directeur de l'OPRL depuis 2015. *Mais tout art est politique. Et même si l'actualité nous rattrape, le thème des compositeurs exilés m'a toujours passionné. Nous sommes les passeurs d'une mémoire qui pourrait disparaître. Si nous ne transmettons pas celle-ci à la génération qui nous suit, elle risque de partir en fumée. Ce serait une tragédie…»*.

L'OPRL s'est en tout cas donné les moyens de frapper fort. *«Il ne s'agit pas d'une simple succession de concerts*, poursuit Daniel Weissmann, qui s'est beaucoup investi dans 'son' premier festival à Liège. *J'ai voulu en faire un grand événement au cours duquel on mélange les publics, en essayant d'attirer ceux qui ne viennent pas d'habitude. Ce sera un grand moment d'ouverture, y compris par les lieux qui l'accueillent (la salle philharmonique, mais aussi le Théâtre de Liège, l'université et la Cité miroir). Un vrai festival, avec des bords de scène, des rencontres, des avant-ci, des après-cela…»*.

Même dans les camps

Le programme a en tout cas de quoi séduire, avec une soirée d'ouverture exceptionnelle. L'OPRL et son chef Christian Arming interpréteront en effet l'impressionnante treizième symphonie de Chostakovich, écrite en souvenir du massacre en 1941 de 33.000 juifs à Babi Yar (Kiev). *«Elle sera donnée intégralement, avec chœurs et solistes, ce qui n'est pas fréquent*, insiste Weissmann. *Elle aura été précédée le même soir par le 'Songe d'une nuit d'été' de Mendelhssohn, qui avait été interdit par les nazis.»* Fameux concert…

Christian Arming et l'OPRL assumeront plusieurs œuvres d'envergure dans un festival qui sera bien plus qu'un enchaînement de spectacles. © DH

Si d'autres œuvres se sont imposées d'elles-mêmes – comme le «Quatuor pour la fin du Temps» composé par Messiaen dans un stalag en 1940 –, *«certains artistes ont vraiment dépassé le simple cadre du concert pour nourrir une réflexion personnelle»*, se réjouit encore Weissmann. Très attendu sur ce plan, «Le Blok 15»: le numéro du baraquement réservé aux musiciens à Birkenau sert de titre à un concert du brillant duo Emmanuelle Bertrand (violoncelle) et Pascal Amoyel (piano), mis en scène par Jean Piat.

Mais la musique en exil peut aussi être celle de la renaissance et de nouveaux succès. Réfugié aux Etats-Unis, Korngold y glanera en 1938 un oscar pour la musique du film «Robin des bois». Et Stravinsky, qui débarque outre-Atlantique en 1940, y retrouvera le succès. Ils y découvriront la «Rhapshody in Blue» de Gershwin, écrite en 1924 et dont le jazz «dégénéré» fut banni par les nazis. Trois compositeurs qui refermeront le rideau sur le festival. Tout un symbole.

Festival Exils, à Liège, du jeudi 2 au dimanche 5 février, 04 220 00 00, www.oprl.be.

GRAND PARIS

Un pôle artistique et culturel sur l'Île Seguin à l'horizon 2021

Un grand pôle culturel et artistique verra le jour à horizon 2021 sur l'Île Seguin, près de Paris, où doit également ouvrir au printemps un important complexe musical. Porté par le groupe immobilier Emerige et son associé AOG, ce pôle culturel comprendra un centre d'art pluridisciplinaire, un multiplexe de cinémas, et un hôtel dont chacune des 220 chambres abritera une œuvre d'art réalisée par un artiste de la scène française émergente. La conception du centre d'art (5.600 m²) et du multiplex de 8 salles a été confiée au trio catalan de RCR Arquitectes, créateurs du Musée Soulages à Rodez, et à l'agence française Calq. Selon les promoteurs, les trois agences d'architecture mobilisées dialogueront entre elles et avec le paysagiste Michel Desvigne, chargé des 2.000 m² de terrasse à 18 m de hauteur et des espaces extérieurs, dont 700 m² de toiture végétalisée. Le centre d'art accueillera dans un premier temps la collection de Laurent Dumas, ainsi que la collection d'art Renault. À l'autre pointe de l'île, «La Seine musicale», édifiée sur l'ancien site des usines Renault, comprend un auditorium classique de 1.150 places et une grande salle de spectacle de 4.000 places (6.000 en «assis-debout»). L'ensemble est l'œuvre de l'architecte japonais Shigeru Ban, prix Pritzker 2014 et auteur du Centre Pompidou-Metz.

GCASTELLANI@THEATRENATIONAL.BE - 1705516-001

“Saison1”, soi et l’inévitable fiction

Scènes De la forêt amazonienne aux limites du théâtre, Florence Minder, créatrice en série.

Critique **Marie Baudet**

Notre rapport au réel ne peut se passer de la fiction : ainsi pourrait-on résumer le postulat de “Saison 1”, série théâtral-performative conçue, écrite et interprétée par Florence Minder, auteure et actrice suisse basée à Bruxelles.

Dans l’épisode 1, créé initialement au festival XS du National (puis à ce titre présenté dans les Sujets à Vif au Festival d’Avignon), intitulé “Ce que le monde attend de vous, c’est une histoire”, on fait la connaissance d’une jeune femme qui, en voyage en Amérique du Sud, est enlevée par des rebelles.

De la parole au geste

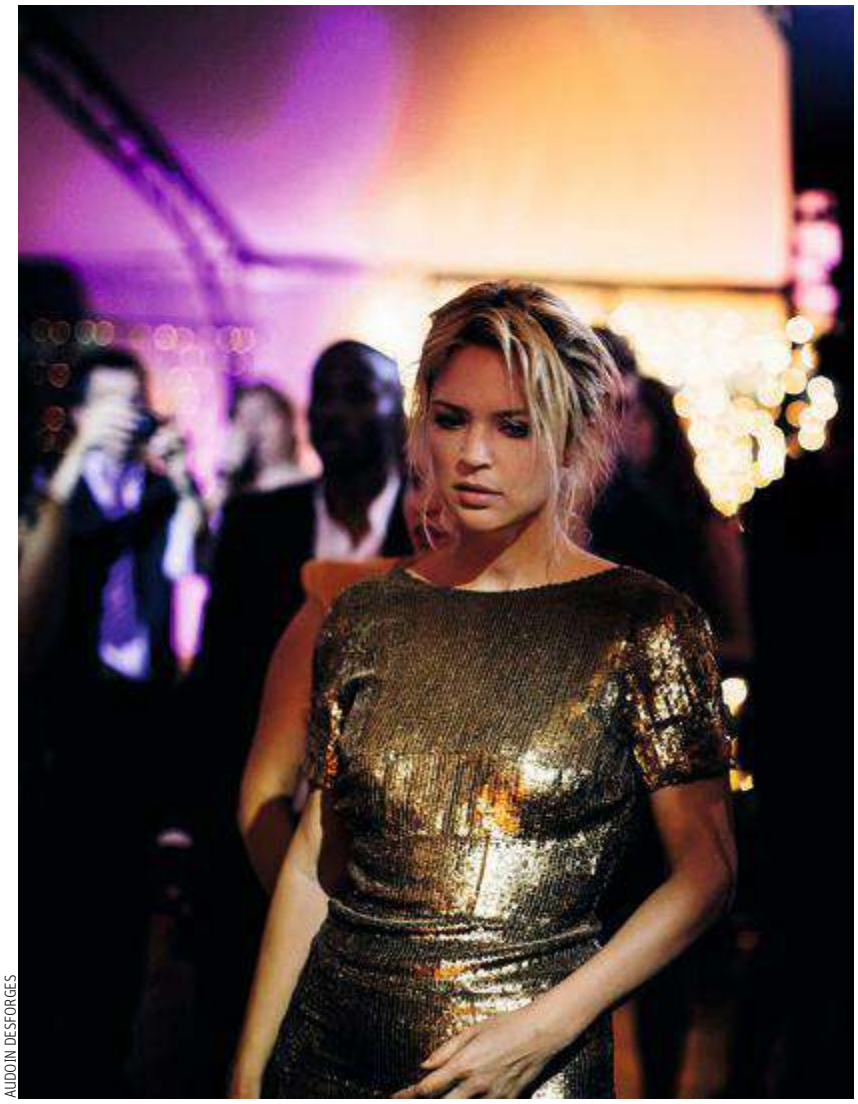
Maîtrisée jusque dans ses hésitations, ses digressions, ses parenthèses, la parole est ici la seule source d’images. La dramaturge et comédienne prend un plaisir manifeste – et communicatif – à malaxer les codes de la série télévisée, genre pluriel bien ancré dans l’imaginaire collectif.

Les chemins qu’emprunte Florence Minder vont bientôt se barrer d’impasses, se hérisser d’embûches. Enchaîné au discours de l’artiste, le point de vue de la narratrice (Irène, hygiéniste dentaire qui s’est offert d’inoubliables vacances) se brouille désormais. L’hallucination, la divagation schizophrénique se matérialisent dans l’épisode 2, où Florence/Irène est rejointe par Sophie Sénécaut, pour une performance aussi désopilante qu’étrange.

“Avec un certain aplomb, Irène Madsen s’est affranchie de la narration qu’on avait prévue pour elle”, commente la comédienne dans le recap qui précède l’épisode 3. Ici survient un homme qui *“porte avec lui sa propre fiction”*. Un danseur (Pascal Merighi) à la présence énigmatique, non plus le fruit de l’esprit mais l’“autre”, à qui s’identifier, se mesurer, s’opposer.

Fragile encore, et n’évitant pas entièrement le piège de l’illustration, le miroir du mouvement, cette troisième partie apporte cependant une dimension supplémentaire à cet objet débridé et sans cesse surprenant.

→ Bruxelles, National (studio), jusqu’au 27 janvier, Durée : 1h45. De 10 à 19 €. Infos & rés. : 02.203.53.03, www.theatre-national.be
→ Aussi à l’Ancre, Charleroi, dans le cadre du focus Me, Myself&I (épisodes 1 et 2) : 071.317.079, www.ancre.be
→ Et au Festival de Liège du 14 au 16 février : www.festivaldeliege.be



AUDOIN DESFORGES

Virginie Efira a marqué la profession dans “Victoria” de Justine Triet.

Virgini

Cinéma Belle représentation belge avec Virginie Efira, les Dardenne et “La Tortue rouge”.

De l’annonce de la 42e cérémonie des César, qui se déroulera le 24 février sans président (Polanski n’est toujours pas remplacé), les statisticiens retiendront les 11 nominations pour “Elle” de Paul Verhoeven (avec Isabelle Huppert en vedette américaine depuis sa nomination aux Oscars) et pour “Frantz” de François Ozon. Mais aussi les 9 de “Ma Loute” de Bruno Dumont (dont une nomination pour notre compatriote Christophe Beaucarne à la photographie), les 8 de “Mal de pierres” de Nicole Garcia ou les 7 de “Divines” d’Houda Benyamina. Une sélection éclectique qui ne devrait pas faire l’unanimité.

Côté belge, l’accent sera plutôt mis sur la sélection de la magnifique coproduction belgo-franco-japonaise de Michael Dudok de Wit, “La Tortue rouge”, pour le film d’animation, un jour après avoir décroché le même honneur aux Oscars. La concurrence sera moins relevée qu’à Los Angeles, avec seulement “La Jeune Fille sans mains” et le génial

Patrick Dewaere, jeune et be

Roman L’acteur aurait eu 70 ans aujourd’hui. Enguerrand Guépy le raconte dans un roman.

Entretien **Isabelle Monnart**

Quand Patrick Dewaere s’est donné la mort, le 16 juillet 1982, Enguerrand Guépy n’avait que huit ans. Et pourtant, dit-il, *“c’est rentré dans mon cœur”*. De sa filmographie, l’écrivain ne connaissait rien, ou presque, mais il a eu, ce jour-là, le sentiment de perdre un frère. Pendant des années, il a vécu avec cette béance et cette sidération. Il a écrit des livres – “L’Effervescence de la pitié”, “L’Eclipse” –, s’est construit une vie mais, toujours, la présence de l’acteur laissait comme une ombre. Pendant dix ans, il a réfléchi à la meilleure manière d’en parler, de l’écrire. Il a choisi le roman d’une dernière journée, celle où tout va basculer, et dans laquelle on lit en filigrane tout ce qui a fait de Dewaere l’homme fragile et le comédien surdoué.

Patrick Dewaere aurait eu 70 ans aujourd’hui. Qu’est-ce que ça vous inspire, à vous ?

Je me dis que le voir vieux, c’est impossible. Il pourrait, il devrait avoir 70 ans aujourd’hui. Mais comme tous les gens qui partent jeunes, on est marqué parce qu’on les voit jeunes éternellement. C’est le pouvoir de fascination qu’ils ont. Dewaere a ça : il est parti en pleine gloire, jeune, beau. Donc on n’arrive pas à se l’imaginer vieux, et pourtant il pourrait avoir les cheveux blanchis, être un peu ventripotent. Ou pas. Il serait amené à jouer des rôles de grand-père. Mais non : pour nous, il reste éternellement le jeune rebelle, révolté et exalté du cinéma français.

> *“Quelqu’un qui pouvait être heureux 5 minutes et déprimé l’instant d’après, par un rien.”*
>
> ENGUERRAND GUÉPY

Vous l’abordez sous l’angle de sa dernière journée. C’était un exercice compliqué ?

Je ne pouvais pas tout mettre. J’ai donc choisi les éléments qui me semblaient les plus intéressants pour l’aspect dramatique, ceux qui vont servir la narration. Pour moi, Patrick Dewaere, c’est vraiment quelqu’un qui pouvait être heureux cinq minutes et déprimé l’instant d’après, par un rien. Il était capable de verser dans les deux côtés… Par exemple, il y a cette dernière interview qu’il donne à un média québécois, quelques jours avant sa mort. A un moment, il a un mouvement de bras, sur la main du journaliste, suite à une question qui avait l’air totalement anodine mais qui le met complètement en branle. Mon roman, c’est ça : ces petits signes qui n’ont l’air de rien mais qui pour Dewaere ne l’étaient pas.

Sa mort par suicide était, en plus, d’une brutalité et d’une violence folle. Quand on est enfant, c’est quelque chose qui marque plus encore ?

Je ne sais pas si la violence a joué un rôle. Le suicide, la balle dans la bouche, je ne me rappelle plus trop, de ça. Dans mon entourage, il y avait un oncle qui lui ressemblait pas mal et qui n’était pas forcément aimé dans ma famille… Pourtant, ils étaient un peu fracassés aussi, chez moi. Je me souviens d’une de mes tantes qui m’a dit : “*Ça devait arriver, il était fou*”. J’ai trouvé ça totalement injuste.

© S.A. IPM 2017. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

« Saison 1 » ou l'art de (se) raconter des histoires

le spectacle DE LA SEMAINE

Fiction en trompe-l'œil, « Saison 1 » de Florence Minder sera l'une des étonnantes propositions de « Me, myself and I », focus sur le récit autobiographique, à l'Ancre

On survit tous grâce à la fiction », balance Florence Minder au beau milieu de *Saison 1*, spectacle singulier où le récit recèle plus de pièges qu'une traversée de la jungle colombienne en plein territoire des narcotrafiquants. Si l'on part d'abord sur les traces d'une femme prise en otage par des rebelles au cœur de l'Amazonie et violée par ses ravisseurs avant de s'échapper de manière spectaculaire dans la forêt équatoriale, l'histoire s'affranchit bien vite des ressorts classiques de la narration pour nous faire bondir de scénarios délirants en rebondissements improbables.

S'inspirant du modèle des séries américaines, l'auteure et interprète en détourne bien vite les codes. S'amusant avec les concepts d'épisodes, de « recap » ou de génériques, elle s'autorise une liberté folle pour nous emmener dans d'exubérants développements hollywoodiens tout en faisant des digressions invraisemblables sur certaines pratiques sexuelles iraniennes avant le mariage, ou encore sur la crise économique, qui ne serait qu'une *« offensive des riches pour s'approprier les biens de l'Etat »*.

Et encore, nous ne sommes là qu'à un stade encore bien sage de cette entreprise narrative, la suite du spectacle dégommant à la mitraillette tous les codes du récit. Au fur et à mesure que l'héroïne s'enfonce dans la jungle, les maladies infectieuses et les hallucinations, le cadre éclate à tout va. Le personnage se dédouble, la pulsion supplante la raison, la parole cède au mouvement. *« On s'en fout de la cohérence, le propre de l'inconscient n'est-il pas le désir, l'archaïque ? »*, analyse-t-elle au milieu de son histoire.

Logorrhées, ruptures de jeu, compte à rebours des répliques : tout est bon pour décortiquer en direct notre rapport aux histoires, au vrai, au faux. Où s'arrête la réalité, où commence la fiction ? Existe-t-on là où l'on est ou là où l'on dit ? Décrite ainsi, la démarche pourrait sembler théorique, mais l'humour de Florence Minder désamorce toute cette conceptualisation du « storytelling ». Impossible de ne pas sourire de ses parenthèses sur la fiabilité des œufs brouillés dans les hôtels all-inclusive ou de ses précisions sur les infortunes de son héroïne, entre mycose génitale et méconnaissance crasse des armes à feu. Le décor recèle aussi son lot de surprises, mais il faut avouer qu'un trop-plein nous envahit aux trois quarts du spectacle. A force de tout déconstruire, Florence Minder finit par fragiliser ses propres fondations. Trop long, le spectacle perd cette tension dramatique qui nous éperonnait jusque-là et se perd dans un final désincarné qui n'est plus que dialectique. Malgré tout, cette écriture joyeusement débordante laisse dans son sillon de passionnantes questions sur l'art de (se) raconter des histoires.

« ME, MYSELF AND I »

Voilà qui augure de belles découvertes au festival « Me, myself and I » et ses trois semaines de spectacles autobiographiques (ou presque). Parmi les spectacles, entre histoires personnelles et autofiction en trompe-l'œil, on retrouvera avec bonheur *La vedette du quartier* de Riton Liebman, regard tragicomique dans le rétroviseur d'un enfant star désillusionné par le showbiz. Dans *Après nous les mouches*, Stéphane Bissot se souviendra de son père, Claude Bissot, ex-joueur du Sporting de Charleroi. Thérapie familiale encore, avec *Lydia Richardson*, où Anne Thuot part en Afrique sur les traces de son père et de ses secrets de famille. Marguerite Topiol, Diane Fourdrignier ou encore Nicolas Rey et Mathieu Saïkaly dévoileront à leur tour une part de jardin secret, mâtiné évidemment de fiction pour mieux nous mener en bateau.

CATHERINE MAKEREEL

▶ *Saison 1*, jusqu'au 27/1 au Théâtre national, Bruxelles. Les 3 et 4/2 à l'Ancre, Charleroi. Du 14 au 16/2 au Festival de Liège. Focus « Me, Myself & I » du 25/1 au 11/2 à l'Ancre, Charleroi.

Une entreprise narrative qui dégomme à la mitraillette tous les codes du récit. © D.R.

L'ARTICHAUT DU BUREAU DES ARTS
(https://artichaut-magazine.fr)

/ 23 janvier 2017

Florence Minder : « Le Rire, C'est L'outil De La Résistance »

by artichaut(https://artichaut-magazine.fr/author/artichaut/)

Bertrand Brie: Dans Saison 1, tu utilises beaucoup le ressort de l'humour ; c'est un spectacle extrêmement drôle qui parle d'un certain nombre de choses qui sont loin de l'être. Pourquoi avoir choisi de les aborder de cette manière-là ?

Florence Minder: C'est une question de sensibilité déjà, je ne me voyais pas le faire autrement. Et puis, c'est aussi une bonne manière de détendre les gens et de désamorcer un ton qui pourrait devenir trop grave et peut-être moins efficace. Cela installe d'office une sympathie, une certaine connivence avec le public dans son ensemble, surtout que j'essaie de ne pas me cantonner à une seule manière de rire : j'utilise plusieurs formes d'humour et ça rend le tout plutôt fédérateur, chacun y trouve son compte. Avec ça, je peux créer une rencontre avec les spectateurs, et je me sers de ce qui fait rire ou pas pour déterminer la manière dont je vais aborder le reste de la performance, qui repose sur une matière très vivante – ça change chaque soir !

Aussi, on parle beaucoup de clowns tristes, mais personnellement, j'aime à penser que les tristes sont clowns ! C'est presque une politesse du désespoir, une manière de s'échapper de sa condition, et puis ça rend la violence encore plus frappante tout en me permettant de l'aborder avec une sensibilité différente qui m'est particulière. Dans Saison 1 justement, le premier épisode commence avec l'histoire de cette femme qui s'est fait kidnapper dans la jungle équatorienne avec son groupe de vacanciers par une organisation rebelle. Elle finit par se faire violer par l'un d'entre eux, mais comme elle subit, elle s'évade en pensant à autre chose. Elle traite cela avec une grande distance, et en réalité, cela multiplie la violence de l'acte qui se déroule, puisque la narration est construite de telle manière à nous montrer qu'elle subit complètement, elle est dépossédée de son corps. L'humour, c'est aussi une porte de sortie. Elle dit d'ailleurs à un moment qu'elle remarque que son violeur est beau, peu avant de le tuer ; c'est très étonnant comme formule, et ça lui permet d'adopter une distance salutaire pour rester à la surface… le rire, c'est l'outil de la distance !

(http://artichaut-magazine.fr/wp-content/uploads/2017/01/9f7492e660c8f3eb172b775f8482cfd6-1437731301.jpg)

Crédit photo: Poidevin/Archer

Dans le spectacle, on remarque un rapport au corps très étonnant : on commence au premier épisode (ndlr : il s'agit d'une « série théâtrale ») avec une héroïne dont on ne connaît même pas le nom, dont l'histoire nous est racontée par quelqu'un d'autre – toi – et qui ne dispose pas librement de son corps. Elle finit par se libérer et prendre le dessus sur ses ravisseurs. Dans l'épisode 2, on la retrouve comme personnage scénique, on apprend son nom, Irène, et elle se dédouble même ; et enfin on se retrouve dans l'épisode 3 avec deux corps « hyperprésents » comme tu le dis, qui font dialoguer le langage textuel et le langage corporel. C'est un avènement du corps, une libération. Comment en es-tu venue à marquer comme cela le corps au sein de la narration ?

En réalité, le corps est venu s'imposer de lui-même dans le travail narratif. L'ambition du premier épisode était à l'origine de travailler l'imagination du spectateur par un texte que je laisse résonner en le racontant. Il y a une certaine distance dans le ton, par l'humour comme je l'ai dit, par le fait que je raconte véritablement une histoire sans tout à fait incarner le personnage d'Irène – ou en m'en détachant en tout cas – et puis également parce que je lis le texte sur un ordinateur, derrière une table, et avec un micro. J'étais intéressée à l'idée de travailler sur la relation à l'ordinateur, puisqu'on voit partout dans les cafés des gens regarder leur écran sans vraiment savoir ce qu'ils font, c'est assez mystérieux !
Mais quand Saison 1 est devenu un projet avec tous ses épisodes, il y a eu une découpe par épisode : l'un, écriture, le suivant, théâtre, et le dernier, mouvement. Il a aussi fallu sortir de l'écriture personnelle, et ça a beaucoup joué. C'est assez naturel, lorsqu'on est seule, et surtout sur le format de l'épisode 1, de laisser de l'air au texte pour faire place à du jeu. Mais c'est lorsqu'on se confronte à d'autres univers avec son écriture que l'on commence à véritablement penser à l'espace dans le texte : que faire des corps lorsqu'on va au plateau ? Il a fallu commencer un véritable travail là-dessus, un rapport au corps, qui a fini par s'inscrire

profondément dans l'écriture, par la particularité de chaque épisode qui forment un enchaînement logique. Au départ, l'épisode 3 était carrément censé être silencieux, mais la narration n'aurait pas tenu le fait d'être coupée aussi brutalement, donc on a décidé de conserver du texte. Le travail a permis un dialogue intéressant puisque Pascal Merighi (ndlr : le danseur qui joue dans l'épisode 3, a travaillé notamment avec Pina Bausch et Armel Roussel) a un rapport au corps passionnant, mais aussi une curiosité du texte. Il faut dans la danse que chaque enchaînement soit solidement dépendant des autres afin d'aller là où on veut, de marquer une certaine logique, et c'est pareil dans le texte. Il y avait le désir de comprendre comment deux écritures peuvent dialoguer ensemble, et aussi de donner à voir ce qu'on a tous en nous : un côté calme qui veut explorer, regarder, et un côté survolté qui ne demande qu'à agir. Le spectacle a permis des allers-retours permanents.

Et comment exactement as-tu conçu le rapport entre l'individu et son corps dans le spectacle ?

Il s'agissait de comprendre dans quelle mesure on se possède, comment on peut se modeler et se servir de son corps – c'est aussi la raison pour laquelle c'était passionnant de travailler avec un danseur ! Quand je vois ma forme, et ce que je suis capable de faire aujourd'hui par rapport au moment où on a commencé à travailler avec Pascal l'an dernier, ça n'a rien à voir !
Cette question du pouvoir sur son corps, cela fait partie de ce que j'ai voulu transmettre par Saison 1. C'est aussi pour ça que l'on peut évoquer le viol : le corps est comme un objet utilisé à ce moment-là, on est en présence sans vraiment être présent.
Mais je raconte aussi que le corps est à la fois un territoire connu et en même temps, incroyablement compliqué. Aujourd'hui on tente de le maîtriser, de le dompter ; il y a l'idée qu'on doit apprendre à le connaître avant de pouvoir s'en saisir. La grande question que je me suis posée durant les répétitions avec Pascal c'était : « où est le corps européen ? ». En Europe, on n'a pas vraiment de culture du corps au-delà de la sexualité, où en tout cas elle est très difficilement définissable. Dans le Monde Arabe, en Amérique du

Sud, ou en Asie, il y a des cultures du corps très fortes que l'on voit notamment dans les bains publics – dans les hammams ou les onsen japonais où tout le monde est nu, et on se lave, on se frotte, on se regarde parfois quand on a un corps inhabituel. En Europe, il y a une formalisation extrême, par exemple dans le ballet, mais on a très peu d'éducation de son corps. J'ai voulu le faire parler, et le désexualiser complètement dans la troisième partie, montrer qu'il s'agit juste de deux corps humains qui se rencontrent dans un rapport d'une grande simplicité – c'était facile avec Pascal puisqu'on a une relation très fraternelle.

(http://artichaut-magazine.fr/wp-content/uploads/2017/01/HAD750-008788-nef_copyright.jpg)

Crédit photo: Hubert Amiel

Par rapport à la fiction : c'est un thème qui revient beaucoup, dès le titre du premier épisode « Ce que le monde attend de vous, c'est une histoire ». Pourquoi as-tu voulu mettre cette idée au centre ?

J’ai voulu montrer comment on peut se projeter dans une fiction qui n’est pas la sienne, à quel besoin précieux répond cette envie d’histoire. C’est pour cela aussi que ça prend la forme d’une série théâtrale, et que je parle de cette survivance de l’univers d’un roman ou d’une série terminés dans l’épisode 1. C’est très intéressant, puisqu’on ne peut pas vraiment vivre sans fiction. Chez les patients atteints d’Alzheimer, il y a un syndrome qui advient parfois appelé la disnarrativie : c’est l’impossibilité de créer un récit. C’est-à-dire qu’on ne peut même plus raconter comment on a ramené ses courses depuis sa voiture. Et, apparemment, les gens qui ont ce problème meurent très vite, plus vite que les autres. C’est symptomatique : on vit notre fiction, on se raconte notre vie. En tant qu’être humain, on se construit un personnage, une fiction, tout au long de notre vie. Et aujourd’hui, il y a un flot d’informations tel que cela peut être compliqué de trouver ce qui importe à sa propre vie. On est abreuvés de fictions tout autour de nous, depuis l’info-spectacle qui va faire durer une journée de direct sur le temps qu’il va faire demain jusqu’aux hommes politiques en passant par la publicité.

Propos recueillis par Bertrand Brie
Saison 1 joue en ce moment au Théâtre National de Belgique, à Bruxelles; du 14 au 16 février au Festival de Liège et passera le 29 mars au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris

Crédit de la première photo: Valérianne Poidevin

'Saison1' (© Théâtre National)

Voici les trois meilleurs spectacles de théâtre selon BRUZZ.

SAISON1
Les séries télévisées sont aujourd'hui une des formes d'expression les plus passionnantes et les plus diverses. C'est aussi une écriture qui obéit à des codes, des effets de narration et à des clichés aussi. Florence Minder s'est demandé quel effet cette abondance sérielle pourrait avoir sur notre vision du monde. Et c'est sur un plateau de théâtre qu'elle nous apporte sa réponse. Partie sur les traces d'une femme prise en otage par des rebelles au cœur de l'Amazonie, elle crée un spectacle qui slalome entre la réalité et la fiction et nous invite à repenser nos rapports avec la banalisation de la violence et notre addiction au flot d'images filtrées qui nous parviennent à flux continu.
> Théâtre National. 19/01 > 27/01, 20.30 (sauf 22/01: 15.00 & 25/01: 19.30), Bruxelles